

Remercions le Ciel, seulement, qu'ils se soient en l'occurrence débarrassés de tout scrupule, qu'ils n'aient pas essayé d'incorporer à une matière aussi neuve et aussi foncièrement saine les virus qui grouillent dans les bouillons de culture de la musique traditionnelle. Pareil farouche individualisme a développé le sens de l'exceptionnel. C'est lui qui a permis d'élargir la technique des instruments, par l'immense désir que chacun avait de ne point faire comme son rival, et d'intéresser l'auditeur distrait en l'amusant, en forçant son attention. Le jazz n'a pas connu ces recherches de laboratoire contre lesquelles M. Emile Vuillermoz s'élevait courtoisement dans un de ses récents articles de *Candide*, qui ne s'adressent qu'aux initiés et laissent le profane indifférent. Venu au monde dans des pays où le *standard* de vie est élevé et où l'on n'hésite pas à « tirer sur le pianiste », même s'il fait ce qu'il peut, il se devait de réussir d'emblée. Il a poussé vite, sauvagement, en plein air, au milieu des intempéries, sous les coups de fouet de la nécessité, obligé de sourire sous peine de déchéance, de faire rire et même de charmer les plus blasés.

Un jazz remercié par un « patron » mécontent, dix autres s'offraient pour prendre sa place, et, ne mâchons pas les mots, pour toucher ses appointements.

Bénissons en même temps les sentiments anarchiques qui, joints au *struggle for life*, façonnant et exaltant la virtuosité des musiciens de jazz, ont retardé au moins jusqu'à présent sa cristallisation. Sans doute, nous le verrons mieux par la suite, des défauts naîtront de quelques-unes de ces initiatives. D'aucunes même parmi elles, virant sous le vent, s'aventureront dans les eaux territoriales de certaines îles de Chats-Fourrés dont les plages accueillantes sont protégées par des remparts de récifs. Les flottes téméraires s'échoueront sûrement.

Sans doute, également, et nous en avons convenu, cette anarchie n'a pas duré plus qu'il ne fallait, et a fait place, toujours sous la menace ambiante, à des disciplines désespérées, hautement rédemptrices. L'on tremble pourtant de penser que tout cela a tenu à des opportunités bien fugaces, et qu'il s'en est fallu de peu que le jazz, sous toutes ses formes, même les meilleures, se stéréotypât rapidement dans les poncifs où s'est anémié et dépravé le reste de la musique de danse, et cessât par là-même, d'intéresser à son sort, voire de passionner les musiciens indépendants et curieux ; tant il est vrai, comme dit Montaigne, que « de toutes choses les naissances sont faibles et tendres ».

C'est toujours l'histoire du Loup et du Chien. Le jazz, petit-fils des esclaves et qui redoute à juste titre l'esclavage, ne s'est pas encore laissé mettre le collier.

P.-O. FERROUD.

Le Disque et la Vie collective

Un pédant de l'école de Darwin ne manquerait pas de soutenir que la machine parlante est actuellement en train de sortir de sa phase primitive, qui est de nature individuelle, égoïste, familiale, pour entrer dans la période collective sociale et grégaire.

Ce pédant a raison : l'évolution du disque suit bien cette courbe et cet élargissement social. Mais il faut l'aider dans son évasion de la cellule purement domestique et favoriser son adaptation trop lente aux besoins artistiques des collectivités.

UNE EXPÉRIENCE SIGNIFICATIVE

Une expérience est en train de s'opérer en plein boulevard où la Maison Pathé a installé la première salle permanente d'auditions collectives de disques.

C'est la résurrection moderne et mécanique de l'antique kiosque à musique militaire autour duquel tournaient des foules provinciales. Mais les habitués du *Panatonal* ne vont pas là pour vaincre le terrible ennui des cités de moins de 10.000 âmes ! Ce sont des fervents. Le silence s'obtient sans surveillance, sans discipline.

Elle est très curieuse à observer, cette salle du *Panatonal*. Comme « ancien fonds » il y a d'abord l'immense clientèle des appareils d'audition à écouteurs, cette foule dont Henri Béraud vous a donné, ici même, une description inoubliable.

Il y a également un élément très important de mélomanes d'un degré supérieur : pour eux, les classiques et les modernes de haute classe : Bach, Beethoven, Wagner ou Debussy.

Je l'ai constaté à maintes reprises : la salle du Panatona ne désemplit pas. Il faut attendre son tour. Entre les morceaux, la porte s'ouvre et vous n'avez que le temps de vous insérer dans un fauteuil : la séance continue.

Elle comporte habituellement treize morceaux. Treize morceaux pour un franc ! Un sou et demi la pièce ! Et vous pouvez, si le cœur vous en dit, demeurer toute la journée...

Pourquoi cette expérience parisienne ne serait-elle pas imitée dans les provinces ? Les musiques militaires sont mortes ou moribondes. Les orchestres symphoniques, les groupements choraux, sont à peu près inexistantes. La province souffre de diète musicale. Pourquoi ne pas créer, dans les grandes et les petites villes, des concerts de machines parlantes ?

LE DISQUE A L'HOTEL

Le disque est le meilleur moyen d'embellir la vie, d'enchanter et de colorer les heures, partout où une foule se trouve agglomérée, sans être occupée par un objet primordial ; une foule qui attend, une foule oisive, une foule « vacante »...

Les longues heures creuses d'hôtel, pourquoi ne les remplirait-il pas ?

C'est ce que j'ai demandé à l'un des principaux dépositaires de machines parlantes de la Côte-d'Azur. Cet homme de l'art m'a répondu :

— Notre clientèle étrangère s'étonne que les grands hôtels français n'aient pas pris cette initiative. Américains, Anglais, Allemands, Italiens sont friands de musique mécanique. Mais, dans leurs chambres d'hôtels, ils craignent, en faisant tourner leurs soleils noirs, de gêner leurs voisins et de se heurter à des règlements de police. Et les Directeurs d'hôtels sont, le plus souvent, hostiles à la machine « familiale » : pourquoi n'installent-ils pas une machine parlante dans les salons communs et dans les halls ? Ils seraient ainsi maîtres des horaires, des programmes et de toute l'organisation...

Les disques à l'hôtel... les jours de pluie ! Voilà qui réconcilierait le touriste avec son ennemi mortel : l'eau du ciel...

LE DISQUE A L'ENTR'ACTE

La crise du théâtre a une cause strictement chronométrique. Le « cochon de payant » n'est pas si bête qu'on l'imagine. Il paie 50 francs un fauteuil en vue d'un spectacle hypothétiquement supportable. Et il veut en avoir pour son argent ! Il tire sa montre à l'ouverture et au baisser du rideau et n'a pas de peine à constater que, sur le temps total de sa « soirée perdue » les entr'actes l'emportent de beaucoup sur les actes...

Une statistique à faire : celle des théâtres qui ont l'idée de meubler les longues heures passées par leurs usagers à la recherche du temps perdu. Leur nombre est infime. Ici, un vague piano mélancolique, agrémenté, là, d'un violon criard. Et c'est à peu près tout...

Or, sur la scène, le disque est de plus en plus employé. Il sert à souligner un état d'âme de l'héroïne, à créer l'atmosphère, à traduire l'inexprimable. Bientôt il n'y aura plus de pièces sans disque, comme, il y a vingt ans, il n'y avait pas de pièce sans téléphone.

Par suite de quelle aberration les directeurs n'ont-ils pas l'idée de transporter leur machine parlante de la scène au foyer ?

L'Edition musicale vivante serait toute disposée à citer à l'ordre du jour les théâtres — et aussi les cinémas — qui auront pitié de leurs invités en leur offrant, à l'entr'acte, un régal phonographique

DES DISQUES PARTOUT

Un député demande au gouvernement d'installer dans les établissements publics ou charitables qui recueillent des enfants aveugles un poste de téléphonie sans fil, et dans ceux où l'Etat élève des sourds-muets un appareil cinématographique.

Bravo ! Mais pourquoi pas une machine parlante ?

Et dans les hôpitaux ? Et dans les prisons ? Et dans les salons d'attente des médecins, des avocats, des dentistes ? Et dans les buffets de gare où la fantaisie de l'Indicateur vous contraint à demeurer des heures à attendre le train de 8 h. 47 ?...

PAUL ALLARD.